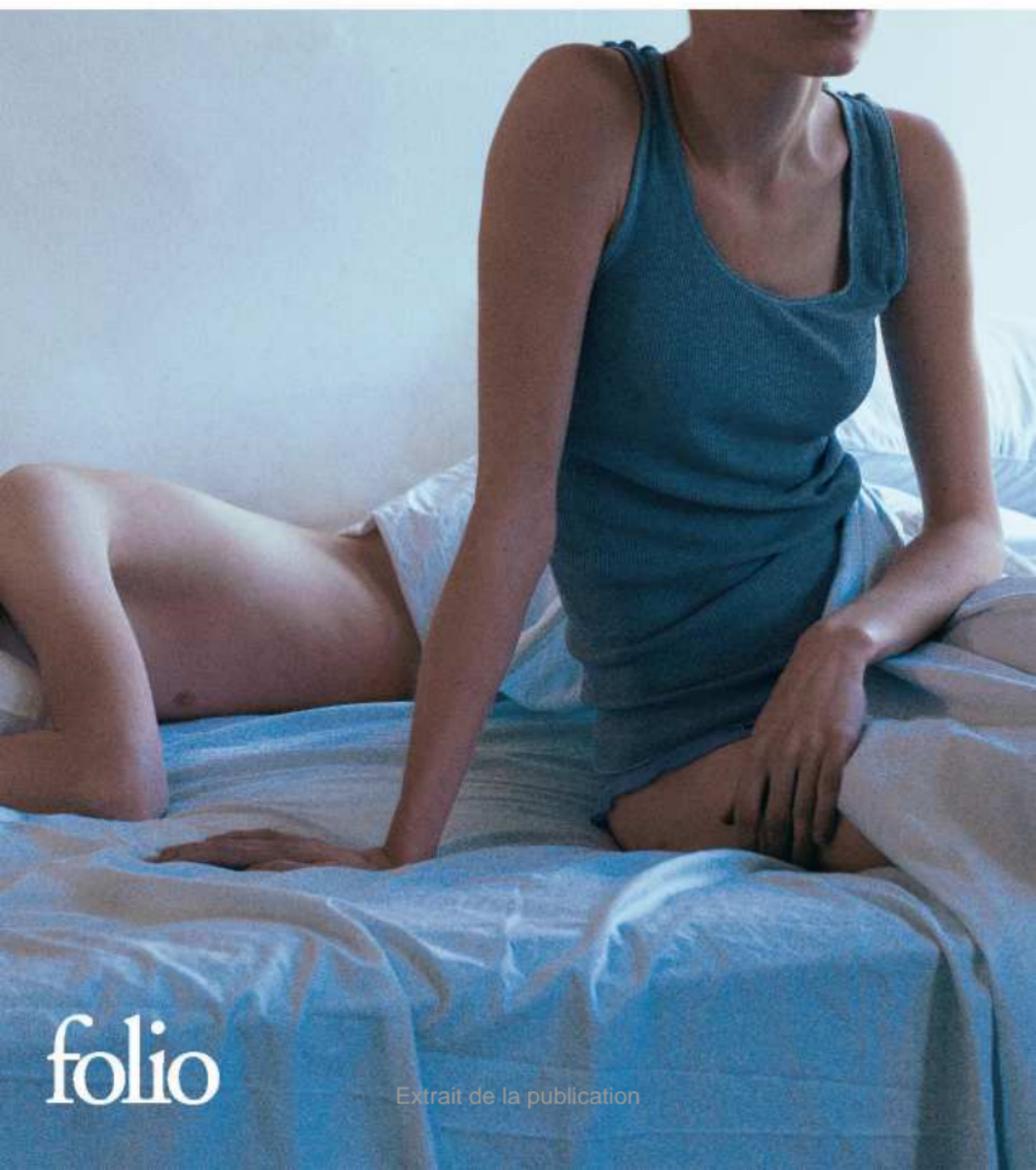


Philippe Forest

Le nouvel amour



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Forest

Le nouvel amour

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2007.*

Extrait de la publication

Philippe Forest est né en 1962 à Paris. Il a enseigné dans diverses universités d'Angleterre et d'Écosse. Il est aujourd'hui professeur de littérature à l'université de Nantes. Il est l'auteur de plusieurs essais et de textes critiques publiés dans les revues *L'Infini* et *Art Press*, de romans, dont *L'enfant éternel* récompensé par le prix Femina du premier roman 1997 et *Sarinagara* qui a reçu le prix Décembre 2004.

*Je ne sais ce qui me possède
Et me pousse à dire à voix haute
Ni pour la pitié ni pour l'aide
Ni pour en avouer ses fautes
Ce qui m'habite et qui m'obsède*

LOUIS ARAGON

I

Qui suis-je, ne le demandez pas, je suis celui qui tombe et qui, vers le bas, entraîne avec lui toutes les choses du monde.

« Rien ne compte plus que le vertige », écrit un poète.

Et encore : « Être un homme, c'est pouvoir infiniment tomber. »

Je suis cet homme : lui ou bien un autre, n'importe lequel.

Celui qui parle dans sa chute.

Là où tu étais, un trou est resté dans ma vie.

Tout tombe autour et moi je tombe en lui.

Quand ma fille est morte, j'ai eu le sentiment stupide d'être soudainement devenu invulnérable. Quelque chose était arrivé, que je n'avais pas voulu, que j'aurais tout donné afin de pouvoir défaire, mais en quoi s'épuisait d'un coup tout le chagrin du monde. Je mentirais si je taisais l'ivresse que j'ai tirée de ce néant. C'est cette ivresse qui m'a préservé de mourir tout à fait. Le bonheur ? Oui, je veux bien de ce mot scandaleux. Et même si je suis le seul à vraiment en comprendre le sens.

Une fois de plus, je revois l'après-midi de printemps où tout cela a eu lieu. Il faisait soleil. Au fond de la fosse, nous avons laissé l'urne encore tiède où se trouvaient les cendres de notre enfant. Le prêtre qui se tenait là a dit quelques mots simples. Puis, de sa main droite, il a tracé une croix dans l'air. L'employé municipal (le fossoyeur) a tiré sur le trou la lame de trois grandes dalles. Personne ne savait comment secouer l'embarras de cette scène. En ordre dispersé,

nous sommes repartis, traversant le cimetière, passant parmi les croix penchées, les stèles noires, les fleurs fausses allongées sur le gravier ou bien sur le marbre.

Je revois tout cela comme une simple vision, de celles que l'on a parfois en rêve et qui restent dans la mémoire plus vivantes qu'un vrai souvenir. Quand nous nous sommes éloignés, retournant à la voiture, ne sachant pas où nous dormirions le soir même car nous n'avions plus de maison où aller, pensant que cela n'avait plus d'importance puisqu'à un tel chagrin, il était de toute façon inconcevable que nous sachions survivre bien longtemps, j'ai vu le monde entier disparaître, convaincu que la douleur présente contenait en elle la somme très simple de toute souffrance possible, de toute souffrance passée, présente, à venir.

Alors j'ai vu vraiment le monde basculer en lui-même, se dissoudre à l'intérieur d'un dedans très sinistre qui avalait tout en lui. Ma propre mort, celle de tous ceux que j'avais aimés, l'évanouissement même de toutes les choses un jour vécues, je les ai vus très concrètement contenus dans cette scène où tout soudain s'abîmait. Et à ce moment très précis, j'ai su cette chose que racontent les légendes lorsqu'elles disent comment le monde un jour ou l'autre

finira. Toute l'immense et cruelle beauté de ce spectacle sans merci.

Oui, tout était en ordre. Et c'était peut-être pour la première fois.

Et puis est venu le temps dont j'ai parlé dans mes livres. Beaucoup d'années ont passé. Elles n'ont pas compté. C'est en tout cas le sentiment qu'elles m'ont laissé. J'étais certain que plus rien ne pouvait maintenant m'arriver. Du moins : plus rien qui puisse m'atteindre dans le secret de mon cœur. Je vivais. Je laissais les jours se remplir et puis se vider de la même matière morne et sans durable importance. De minuscules vanités, quelques plaisirs pour rien m'occupaient le corps et puis l'esprit. Merveilleuse et puis misérable, une magnifique mélancolie s'était étendue sur le monde. Et si elle le privait de toute signification, du moins n'interdisait-elle pas tout arrangement pris parfois avec la vie.

Mon existence ne différait de celle des autres que sur un seul point : elle était sans avenir. Je flottais dans la formidable nonchalance d'un perpétuel présent. Le futur me faisait défaut. Tout projet m'était

impossible. La reconduction à l'identique des jours, des semaines, des années me laissait immobile au sein du grand mouvement du temps qui poussait tous les autres vers l'avant.

Quand mon père est mort, j'ai eu le sentiment que sa mort vérifiait le sentiment que j'avais de cette invulnérabilité nouvelle à l'abri de laquelle je me trouvais protégé de tout. Le téléphone a sonné. C'était l'heure du déjeuner. J'ai marché de la cuisine jusqu'au salon. J'ai décroché en m'imaginant l'excitation sans importance d'une conversation habituelle. J'ai eu mon frère aîné au bout du fil et j'ai tout de suite su à la voix qui se casse, aux deux ou trois mots seulement qu'elle dit, j'ai tout de suite su ce qui s'était passé. Le détail, je l'ai appris ensuite et comment mon père avait sans raison apparente perdu conscience, était soudainement tombé dans la rue, d'un coup, face contre terre, s'effondrant sur le sol, à quelques mètres de la porte de son immeuble, et que son chien qu'il promenait était venu lui lécher longuement le visage, monter la garde autour de lui. Que l'épicier qui tient boutique dans la rue l'a aperçu très vite ainsi inanimé, couché de tout son long sur le trottoir, qu'il a appelé les secours et puis

ma mère qui est descendue aussitôt, c'est elle qui me l'a raconté ensuite. L'ambulance avec la sirène bleue qui tourne et puis qui hurle, je n'ai pas besoin de l'avoir vue de mes yeux pour me la représenter : les formes en blouse blanche, les portes arrière du véhicule qui s'ouvrent aussitôt, le brancard qui descend, les mots, les gestes, le rituel impuissant de la réanimation et puis le corps trop lourd qu'on roule et qu'on emporte jusqu'à l'hôpital voisin dans le tumulte banal de la circulation s'épaississant sur la ville. Les phrases du médecin disant qu'il fallait l'emmener, que le service des urgences disposerait du matériel nécessaire pour tâcher encore une fois de le rappeler à la vie, qu'il n'y avait rien qu'on puisse encore tenter sur place, je n'ai pas besoin de les avoir entendues pour savoir ce qu'elles disaient. Car c'est tout simplement la routine ordinaire à l'aide de laquelle partout on liquide aujourd'hui les vivants.

Pour moi, tout cela avait déjà eu lieu. Depuis deux ans, mon père était déjà mort et, avec lui, tous ceux que j'avais aimés. Aucun n'avait survécu à notre fille. Nous qui l'aimions, nous étions tous devenus comme des fantômes traînant où ils le pouvaient encore leur impuissance à exister plus longtemps. Si j'écris que je n'ai pas eu de chagrin, on ne me comprendra pas. On s'imaginera que tout — et même la

disparition de mon père — m'était devenu indifférent. Non, c'était tout le contraire. J'ai seulement dit la vérité. Et que j'imaginai toute morte — la mienne, la sienne avec les autres — contenue dans celle de ma fille qui, à son tour, comprenait tout. Et jusqu'à la forme la plus lointaine des choses les plus authentiquement aimées.

Invulnérable comme seuls le sont les morts. Protégé de tout. Ayant vécu jusqu'au bout tout ce qui me restait à vivre. N'attendant plus rien. Oui, pourquoi ne pas l'avouer et malgré la honte d'un tel aveu, m'estimant différent des autres en raison même de cette épreuve après laquelle plus aucune autre ne pouvait venir qui lui soit comparable. C'est ainsi que je m'imaginai. Car je ne prévoyais rien de ce qui allait me rendre à la vie, m'enseigner qu'on n'en a jamais tout à fait fini de souffrir. Je veux dire : d'aimer.

Le temps travaille. Il est même le seul à le faire. Il est cette taupe dont parle le poète et qui creuse ses galeries sous la terre. Préparant le grand écroulement panique où tout s'abandonne au même basculement vers le bas. Ce vertige, on l'appelle : aimer.

Un nouvel amour vient et il renverse tout comme d'un revers de la main. Un nouvel amour vient et, comme on a déjà un peu vieilli, il y en a eu beaucoup d'autres avant lui. Et pourtant, il est le seul. Tout ce que l'on vous a donné avant lui, il vous le donne une fois de plus. Tout ce que l'on vous a ôté, il vous en prive à nouveau. L'expérience d'avoir aimé, d'avoir souffert est sans usage. Dans le défaut d'amour, dans le don d'amour, chaque fois, toute la douleur vous revient. Et si la souffrance la plus récente est si insupportable, c'est qu'elle contient en elle toute la somme des souffrances anciennes.

Il n'y a pas de dernier mot. Tant que dure la vie, tout peut recommencer. Et ce recommencement est une grâce aussi. Je remercie le hasard qui m'a fait survivre à ma fille. Je le remercie même pour toute la dévastation qui a suivi.

II

L'amour, il est la mesure parfaite et réinventée, la raison merveilleuse et imprévue.

Sur la première page du premier de mes livres, à l'intention de celle que je venais de rencontrer, j'ai recopié ces quelques lignes.

Le cœur est comme un tambour. Un doigt suffit à le faire battre. De tous les sons qu'il décharge, il bâtit une nouvelle harmonie. Alors tout se met en marche. Un corps vient et le monde se règle sur son pas. À l'approche, les têtes se retournent. C'est le nouvel amour.

Tout amour est le nouvel amour.

Car rien n'efface jamais ni même n'altère la nouveauté de l'amour vrai. Neuf, il l'a été une fois et il le reste à jamais. Arrivée de toujours, qui s'en ira partout.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Gallimard

L'ENFANT ÉTERNEL, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).

TOUTE LA NUIT, coll. « Blanche », 1999 (Prix Grinzane Cavour 2007).

RAYMOND HAINS, UNS ROMANS, coll. « Art et Artistes », 2004.

SARINAGARA, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).

TOUS LES ENFANTS SAUF UN, 2007 (Folio n° 4775).

LE NOUVEL AMOUR, 2007 (Folio n° 4829).

ARAKI ENFIN, L'HOMME QUI NE VÉCUT QUE POUR AIMER, coll. « Art et Artistes », 2008.

Chez d'autres éditeurs

PHILIPPE SOLLERS, collection « Les Contemporains », *Seuil*, 1992.

CAMUS, *Marabout*, 1992.

LE MOUVEMENT SURREALISTE, *Vuibert*, 1994.

TEXTES ET LABYRINTHES : Joyce/Kafka/Muir/Borges/Butor/Robbe-Grillet, *Éditions Inter-Universitaires*, 1995.

HISTOIRE DE « TEL QUEL », coll. « Fiction & Cie », *Seuil*, 1995.

OÉ KENZABURŌ, légendes d'un romancier japonais, *Pleins Feux*, 2001.

PRÈS DES ACACIAS, l'autisme, une énigme, en collaboration avec Olivier Menanteau, *Actes Sud*, 2002.

LA BEAUTÉ DU CONTRESENS ET AUTRES ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE JAPONAISE, Allaphbed 1, *Éditions Cécile Defaut*, 2005.

DE TEL QUEL À L'INFINI. NOUVEAUX ESSAIS, Allaphbed 2, *Éditions Cécile Defaut*, 2006.

LE ROMAN, LE RÉEL ET AUTRES ESSAIS, Allaphbed 3, *Éditions Cécile Defaut*, 2007.

HAIKU, ETC suivi de 43 SECONDES, Allaphbed 4, *Éditions Cécile Defaut*, 2008.



Le nouvel amour

Philippe Forest

Cette édition électronique du livre
Le nouvel amour de Philippe Forest
a été réalisée le 04 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070361236 - Numéro d'édition : 241415).

Code Sodis : N44259 - ISBN : 9782072411977
Numéro d'édition : 229818.